

Théâtre
de la
Ville

DIRECTION
EMMANUEL
DEMARCY-
MOTA

P A R I S

ESPACE CARDIN

DOSSIER
D'ACCOMPAGNEMENT

SAISON 2020-2021



LES SORCIÈRES DE SALEM

ARTHUR MILLER

EMMANUEL DEMARCY-MOTA

AVEC LA TROUPE DU THÉÂTRE DE LA VILLE

ÉLODIE BOUCHEZ, SERGE MAGGIANI, SARAH KARBASNIKOFF, PHILIPPE DEMARLE, SANDRA FAURE, JAURIS CASANOVA
LUCIE GALLO, JACKEE TOTO, MARIE-FRANCE ALVAREZ, STÉPHANE KRÄHENBÜHL, ÉLÉONORE LENNE
GÉRALD MAILLET, GRACE SERI, CHARLES-ROGER BOUR

8 SEPTEMBRE - 10 OCTOBRE 2020

ARTHUR MILLER / EMMANUEL DEMARCY-MOTA

AVEC LA TROUPE DU THÉÂTRE DE LA VILLE

LES SORCIÈRES DE SALEM

DURÉE 1H50

TEXTE **ARTHUR MILLER**

MISE EN SCÈNE & VERSION SCÉNIQUE

EMMANUEL DEMARCY-MOTA

ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE **CHRISTOPHE LEMAIRE**

2^e ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE **JULIE PEIGNÉ**

SCÉNOGRAPHIE **YVES COLLET**

& **EMMANUEL DEMARCY-MOTA**

LUMIÈRES **CHRISTOPHE LEMAIRE & YVES COLLET**

COSTUME **FANNY BROUSTE**

MUSIQUE **ARMAN MÉLIÈS**

CRÉATION VIDÉO **MIKE GUERMYET**

MAQUILLAGE **CATHERINE NICOLAS**

CRÉATION SONORE **FLAVIEN GAUDON**

ACCESSOIRES **CHRISTOPHE CORNUT**

ASSISTANT LUMIÈRES **THOMAS FALINOWER**

ASSISTANTE COSTUME **ALIX DESCIEUX-READ**

RÉALISATION COSTUME **ALBANE CHENEAU,**

MARGAUX PONSARD

ASSISTANT SON **NATHAN CHENAUD JOFFART**

CONSEILLER ARTISTIQUE **FRANÇOIS REGNAULT**

TRAINING PHYSIQUE **NINA DIPLA**

TRAVAIL VOCAL **MARYSE MARTINES**

VERSION FRANÇAISE DU TEXTE **FRANÇOIS REGNAULT,**

JULIE PEIGNÉ, CHRISTOPHE LEMAIRE

AVEC

ÉLODIE BOUCHEZ ABIGAIL WILLIAMS

SERGE MAGGIANI JOHN PROCTOR,

SARAH KARBASNIKOFF ELISABETH PROCTOR,

PHILIPPE DEMARLE RÉVÉREND HALE,

SANDRA FAURE ANN PUTNAM,

JOURIS CASANOVA DANFORTH,

LUCIE GALLO / LOUISE LEGENDRE BETTY PARRIS,

JACKEE TOTO HATHORNE,

MARIE-FRANCE ALVAREZ TITUBA,

STÉPHANE KRÄHENBÜHL THOMAS PUTNAM / E. CHEEVER,

ÉLEONORE LENNE MERCY LEWIS,

GÉRALD MAILLET RÉVÉREND PARRIS,

GRACE SERI / ANNE DUVERNEUIL MARY WARREN

CHARLES-ROGER BOUR GILLES COREY

PHOTOS **JEAN-LOUIS FERNANDEZ**

PRODUCTION Théâtre de la Ville-Paris.

AVEC LE SOUTIEN DU Jeune Théâtre national.

La pièce *The Crucible* d'Arthur Miller est représentée dans les pays de langue française par l'agence Drama-Suzanne Sarquier www.dramaparis.com en accord avec l'agence ICM et SAMUEL FRENCH c/o Buddy Thomas à New York.

Télérama

TABLE-RONDE VENDREDI 18 SEPTEMBRE 22 H

« *Évolutions – métamorphoses dans le règne animal.* »

AVEC **VIOLAINE LLAURENS, OLIVIER MARQUIS, MARIE-CHRISTINE MAUREL, LAURENT SACHS**

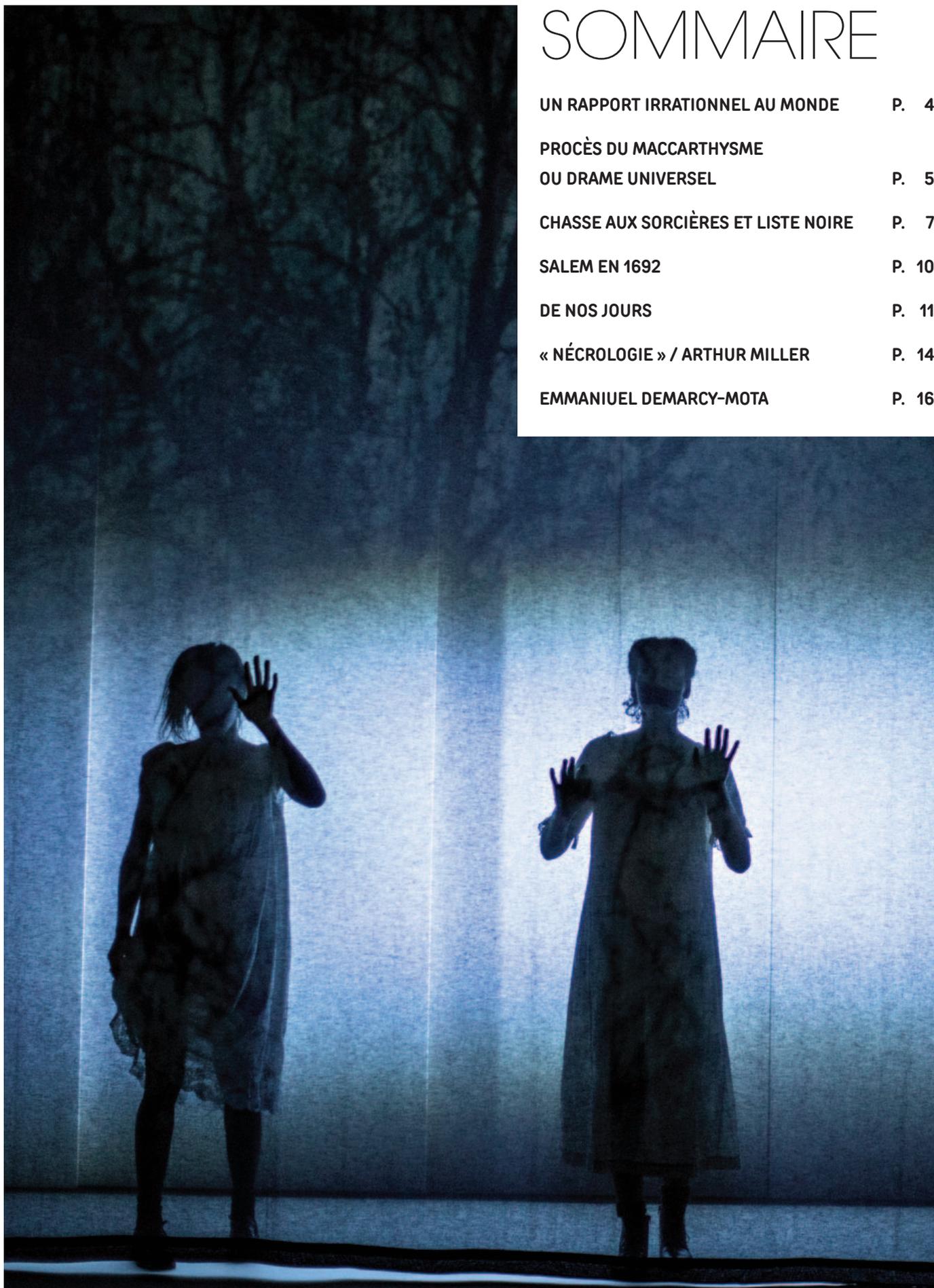
COORDONNÉE PAR **JEAN AUDOUZE**

LES SORCIÈRES DE SALEM REJOUENT LEUR BALLE DIABOLIQUE ET LEUR QUÊTE DE LIBERTÉ. UN CRI CONTRE L'INTOLÉRANCE ET LA HAINE, PORTÉ PAR ÉLODIE BOUCHEZ ET LA TROUPE DU THÉÂTRE DE LA VILLE.

■ La peste de la rumeur, des « *post-vérités* » – ici l'invasion de sorcières – ravage une ville qui bascule dans une pulsion puritaine, avec l'appui d'une cour de justice. On dénonce, on pend. On croit sur parole une femme animée par un souci de vengeance. On prône la lutte du Bien contre le Mal. C'était en 1692 dans le Massachusetts, une page sombre de l'histoire coloniale des États-Unis, c'était dans les années 1950 au temps du maccarthisme dont Arthur Miller fut l'une des victimes. Parce que l'histoire peut toujours se répéter, parce que l'intolérance, l'aveuglement sont à nos portes, Emmanuel Demarcy-Mota – tout comme il le fit pour *Rhinocéros* de Ionesco et *L'État de siège* de Camus – remet à la lumière, avec sa troupe et sur une grande scène, cette farouche pièce américaine dont Raymond Rouleau fit un film et un spectacle, avec Yves Montand et Simone Signoret. La création française eut lieu au Théâtre Sarah Bernhardt, en 1955. La mémoire a du bon. ■

SOMMAIRE

UN RAPPORT IRRATIONNEL AU MONDE	P. 4
PROCÈS DU MACCARTHYSME OU DRAME UNIVERSEL	P. 5
CHASSE AUX SORCIÈRES ET LISTE NOIRE	P. 7
SALEM EN 1692	P. 10
DE NOS JOURS	P. 11
« NÉCROLOGIE » / ARTHUR MILLER	P. 14
EMMANUEL DEMARCY-MOTA	P. 16



LES SORCIÈRES DE SALEM, UN RAPPORT IRRATIONNEL AU MONDE

AUX ÉTATS-UNIS, AU CŒUR DES ANNÉES CINQUANTE, ARTHUR MILLER, BOULEVERSÉ PAR LE MACCARTHYSME, S'EST PLONGÉ DANS LES ARCHIVES, EN A TIRÉ LE RÉCIT VRAI, ET ÉMINEMMENT THÉÂTRAL, DES SORCIÈRES DE SALEM. PIÈCE MAL REÇUE À BROADWAY, MAIS REPRISE PARTOUT DEPUIS, JUSQU'À SARTRE QUI EN FAIT UN SCÉNARIO, POUR UN FILM AVEC SIMONE SIGNORET. EMMANUEL DEMARCY-MOTA CHERCHE À FAIRE REVIVRE LE TROUBLE DE CETTE PIÈCE. DANS UNE SCÉNOGRAPHIE HANTÉE, IL GUIDE SES ACTEURS VERS UN JEU QUI DOIT REFLÉTER LE DÉCHIREMENT PROFOND D'UNE COMMUNAUTÉ, TOUT COMME LA PEUR, DES ESPRITS, DU FÉMININ, QUI LES HABITE. RENCONTRE.

Les Sorcières de Salem retrace la manière dont la peur engendre une fiction à laquelle tout le monde finit par croire. Est-ce une pièce sur la paranoïa collective ?

EMMANUEL DEMARCY-MOTA : Où est l'endroit de la vérité et du mensonge ? C'est la question qui m'intéresse aujourd'hui. C'était déjà présent chez Ionesco, Camus, et bien sûr chez Pirandello. C'est par la fiction que l'on va produire du réel, et c'est par le mensonge que l'on va créer une nouvelle réalité. C'est ce que fait aujourd'hui Donald Trump. Phénomène qui était déjà annoncé dans *Les Sorcières*.

Pourquoi Arthur Miller a-t-il monté une pièce sur un évènement du XVII^e siècle pour dénoncer une chasse aux sorcières des années cinquante ?

E. D. M. : Parce qu'il a découvert ce procès réel de Salem qui a eu lieu en 1692, la barbarie qui s'est exercée, la manière atroce dont les gens ont été exécutés, juste sur le témoignage de jeunes filles, parce qu'on a considéré, comme il est dit dans l'acte III, que « *la vérité sortait de la bouche des enfants* ». Or, et c'est là ce qui fournit la dialectique de la pièce, on va découvrir que le mensonge peut aussi venir des enfants. Mais qui ment réellement ? « *Chacun, sa vérité* », comme dirait Pirandello. Et nous spectateurs ne savons pas réellement qui dit la vérité. La vérité appartient à celui qui parle. On assiste non pas un débat, un dialogue mais à une polémique. Et de cette polémique va naître la violence. Chacun s'observe, se dénonce, se méfie de l'autre. Et ce rapport irrationnel aux choses est assez proche du monde dans lequel on vit aujourd'hui.

Est-ce pour cette question du vrai et du faux, que vous avez choisi, aujourd'hui, de monter cette pièce ?

E. D. M. : Tous les personnages de la pièce ont été réellement au procès de Salem. Il a gardé tous les noms et utilisé le réel pour créer une fiction qui sublime et devient la nouvelle réalité. C'est la puissance absolue du théâtre, du roman, ou du récit. Je comprends tout à fait l'émotion que Miller a ressentie en découvrant la réalité de Salem, le monument qui a été érigé en souvenir des femmes condamnées. Parce qu'il y a dans cette pièce une peur du féminin...

Il y a plusieurs personnages de religieux dans la pièce, notamment celle du révérend Samuel Parris que Sartre avait fait disparaître dans son adaptation. Était-ce au contraire pour vous important de faire apparaître cette diversité ?

E. D. M. : Sartre a liquidé le personnage de Parris, parce qu'à un moment on le voit au chevet de sa fille qui pourrait mourir, et ça l'humanise. Or, c'est la part d'humanité dans le monstre qui m'intéresse au contraire. C'est essentiel qu'il y ait plusieurs visages de religieux. Il y en a d'ailleurs plus que l'on croit, puisqu'il y a aussi la présence de Tituba, et de la spiritualité amérindienne. Comment fait-on pour vivre sur une terre où cohabitent plusieurs formes de religieux ? C'est une question qui me semble très actuelle dans notre pays. ■ Propos recueillis par Charlotte Persicaire

PROCÈS DU MACCARTHYSME OU DRAME UNIVERSEL ?

QUEL RAPPORT RÉEL Y A-T-IL ENTRE CHASSE AUX SORCIÈRES DE 1692 ET LA « CHASSE AUX SORCIÈRES » DES ANNÉES 1950 AUX ÉTATS-UNIS ?

■ Qu'il les ait vues autrefois, ces Sorcières, lorsqu'elles furent montrées à Paris en 1955 au Théâtre de la Ville (alors Sarah Bernhardt) avec Simone Signoret et Yves Montand, sur les écrans dans l'adaptation de Jean-Paul Sartre avec ces mêmes comédiens ou dans la version de Nicholas Hytner avec Daniel Day-Lewis, ou encore qu'il en ait seulement entendu parler, le curieux éprouve immédiatement pour ce sujet une sympathie trouble et inquiète. Car nous aimons les sorcières. Si on se réfère aux procès en sorcellerie qui eurent lieu en 1692 à Salem, dans ce monde puritain de la Nouvelle-Angleterre, on est d'abord sensible à ce parfum de soufre.

L'horreur succède cependant à la curiosité dès qu'on apprend que ces procès de Salem conduisirent véritablement à de nombreuses condamnations (14 femmes et 5 hommes pendus, une noyée, un homme écrasé sous les pierres et 1000 arrestations.) La pièce d'Arthur Miller, créée en 1953 à Broadway entend traiter sous forme de parabole des événements de 1692. Elle témoigne de façon indirecte d'un contexte politique et idéologique où se retrouvent des phénomènes ou des comportements semblables à ce mouvement lancé par le sénateur Joseph McCarthy en 1950 lorsqu'il entreprit une « *chasse aux sorcières* » contre les communistes, ou ceux soupçonnés de l'être, ou de l'avoir été, en les accusant d'« *activités anti-américaines, de soutien à l'URSS* », et que les USA furent occupés pendant au moins quatre ans à des poursuites visant diplomates, fonctionnaires et conseillers, membres du département d'État, et un nombre considérable d'artistes, d'acteurs, etc. Albert Einstein dénonce le maccarthysme comme « *un danger incomparablement plus grand pour notre société que ces quelques communistes qui peuvent être dans notre pays* », ajoutant que « *ces investigations ont déjà largement miné le caractère démocratique de notre société.* » Une vive opposition se leva contre cette « *paranoïa* » et contre McCarthy, et c'est lorsqu'il s'en prit à l'armée qu'il fut destitué par le Sénat en 1954, et sombra dans l'alcoolisme.

Les Américains ont gardé la mémoire de cette époque dite de la « *Peur Rouge* », de ceux qui résistèrent aux interrogatoires et de ceux qui dénoncèrent des amis ou des confrères. Un grand nombre d'artistes et d'acteurs eurent leurs carrières brisées et leur fortune ruinée. On sait qu'Elia Kazan, le réalisateur d'*Un Tramway nommé désir* (1951) et de *Sur les Quais* (1954), après avoir refusé de répondre à des questions, consentit à donner des noms, et qu'Arthur Miller lui-même fut interrogé en 1956 sur ses activités politiques, dont il rendit compte, à condition de ne donner aucun nom, ce qui lui fut accordé. On se souvient enfin qu'Ethel et Julius Rosenberg furent accusés d'espionnage au profit de l'URSS et passés à la chaise électrique en 1953.

Bien que rejetée par certains conservateurs américains, cette analogie des *Sorcières de Salem* avec la « *chasse aux sorcières* » tient bon. Les communistes étant aussi innocents que les femmes accusées de sorcellerie, aucune défense possible d'un accusé si ce n'est par la confession ou le désaveu, un climat d'intempérance politique... Cependant, comme allégorie, la pièce s'offre à bien des transpositions dont le maccarthysme n'est devenu que l'une d'entre elles. Car elle est non seulement politique, mais aussi religieuse, et conduit à des apories si on la sépare d'une question esthétique et dramaturgique. Miller entend témoigner – de façon indirecte – d'un contexte où on retrouve des phénomènes ou des comportements semblables : méfiances, délations, arrestations, emprisonnements, déchéances de droits. L'allégorie millérienne implique, au contraire de celle plutôt comique de Brecht, une entreprise tragique, traversée par la peur, l'angoisse, le désespoir et la ruine. C'est un drame d'une portée universelle.

La religion sert de fond à la pièce. Les traductions précédentes ont d'ailleurs peut-être cherché à en édulcorer la terminologie religieuse. L'épisode fanatique ou mystique, démoniaque ou évangélique ne sont pas le masque de questions politiques ou économiques plus matérielles. Il n'est d'ailleurs pas question du reste de l'Amérique. L'auteur souhaite sans doute que la forme oppressive de la religion disparaisse, pour donner lieu à l'homme libre. Il croit au bien et au mal, malgré ses sympathies un moment communistes.

Si on veut en venir au noyau dur de la pièce, à son point de réel, il semble qu'on en arrive au choix forcé : ou tu dénonces ton semblable, et tu as la vie sauve, ou tu refuses de le dénoncer et on te tue, « *La bourse ou la vie!*, « *La liberté ou la mort* »... Et à ce que cette pièce se passe toute entière sous la catégorie souvent invoquée par l'auteur de la trahison (drame de l'adultère, dire qu'on a vu par peur de la sentence, mentir pour satisfaire le juge, dénoncer son semblable, trahir la ligne d'un parti ou la patrie...).

La réflexion de Miller est éthique et morale mais il ne prétend rien conclure sur la foi ni sur la religion en général : il montre seulement qu'en cette circonstance monstrueuse, elles ont pu donner lieu au mensonge, à l'imposture et au fanatisme. Car ces charmantes jeunes filles n'en sont pas moins perverses, prêtes à tous les mensonges et à toutes les délations,

au chantage et à la simulation. Et les honnêtes juges, les pasteurs imbus d'eux-mêmes et les fonctionnaires zélés, sans doute sexuellement perturbés par ces exactions, renoncent très vite à exercer la moindre justice, la moindre enquête sérieuse, la moindre attitude raisonnable, la moindre indulgence, le moindre sens de la vérité, au cœur de cette hystérie collective générale et provoquent toutes ces pendaisons. Serait-ce que le Diable a bien pu se substituer à l'absence de Dieu dans cette petite ville fermée de la Nouvelle Angleterre ? La grâce divine semble les avoir abandonnés et on ne peut s'ôter de l'idée que les condamnations ont lieu dans une petite ville sans gouvernement où le tête-à-tête entre juges et accusés prend la forme d'un dialogue de sourds, sans méditation ni tiers terme. ■ François Regnault



CHASSE AUX SORCIÈRES & LISTE NOIRE

Dans l'Amérique des années 1950, il ne fait pas bon être sympathisant de la cause communiste. Alors que la Guerre Froide fait rage entre deux blocs aux idéaux radicalement opposés, la Commission des activités anti-américaines du parlement des États-Unis connaît son heure de gloire. À sa tête : un féroce sénateur du nom de Joseph McCarthy. Ce dernier se met en tête de poursuivre tous ceux qui sont soupçonnés d'être ou de sympathiser avec les communistes. De 1950 à 1956, l'Amérique livre une vaste croisade contre l'ennemi rouge. Liste noire des « dix de Hollywood », condamnations à mort, faux procès, calomnies et haine populaire rythmeront les sales années du maccarthysme. Arthur Miller, célèbre écrivain juif-américain, fut témoin de cette furieuse folie fanatique que fut cette période de la terrible « chasse aux sorcières ». La folie humaine et l'injustice de la situation lui inspirera l'écriture d'une de ses plus belles pièces de théâtre. *Les Sorcières de Salem*, récit d'un autre temps capable de ressurgir à tout moment dans nos modestes sociétés.

Lorsque l'on ouvre *Les Sorcières de Salem* pour la toute première fois, on ne peut s'empêcher d'avoir une pensée émue pour eux. Pour deux couples. L'un français, l'autre américain. Le couple américain était celui d'Ethel et Julius Rosenberg, accusés d'espionnage contre les États-Unis au profit de l'URSS, ils furent les premières victimes du maccarthysme, le premier lynchage public de la « Terre Rouge ». Les Rosenberg, ayant plaidé leur innocence durant tout leur procès, meurent le 19 juin 1953, à quelques minutes d'intervalle sur la chaise électrique. Une mort en direct, face au regard d'un monde accablé. Un an plus tard, un couple français accepte de jouer la pièce d'Arthur Miller adaptée en français par Marcel Aymé. Nous sommes en 1954 et sur la scène du Théâtre Sarah Bernhardt, pour la première fois en France, *Les Sorcières de Salem* prennent vie avec Simone Signoret et Yves Montand dans les rôles principaux.

À l'époque, compagnons de route du Parti Communiste français, le couple star des années 1950 trouve dans cette pièce un écho à leurs convictions personnelles et surtout une occasion de rappeler au public l'atroce histoire d'Ethel et Julius Rosenberg.

Arthur Miller s'est inspiré de cette sombre période de « chasse aux sorcières » et la triste fin du couple Rosenberg pour l'écriture des *Sorcières de Salem*, pièce allégorique faisant

résonner un autre épisode célèbre et noir de l'histoire américaine. En 1692, un procès homonyme s'ouvre dans la ville de Salem. La petite communauté pieuse du Massachusetts est ébranlée par des suspicieux actes de sorcellerie. Une nuit, une douzaine de jeunes filles de la petite bourgade puritaine sont trouvées dans les bois se livrant à des pratiques sataniques. Elles dansent comme des bêtes sauvages, boivent du sang et invoquent le diable... le tout sous le regard effaré du révérend Parris. Ce dernier est l'oncle d'Abigaïl Williams à l'origine de cette lugubre soirée. Au lendemain de l'étrange rite, plusieurs jeunes filles accompagnant Abigaïl tombent malades. La communauté préoccupée fait alors appel à un expert en exorcisme fort réputé dans la région. Le révérend Hale arrive en ville, et c'est l'affreuse hystérie puritaine qui s'empare de toutes les âmes de Salem. La machine infernale est en marche et sur sa route les coupables ne cessent de tomber face aux jugements d'un procès indigne. La vérité sortant toujours de la bouche des enfants, comme le stipule le malfaisant juge Danforth, le partial tribunal croit sur parole les jeunes filles à l'origine du drame. Les condamnations pleuvent, et parmi elle, celle d'Élisabeth Proctor tombe un beau matin alors que celle-ci apprend avec consternation de la bouche de son mari le mal qui sévit à Salem.

La chasse aux sorcières se met en place en l'espace de quelques jours... et de quelques mensonges. À l'origine du mal, Abigaïl monte cette histoire de sorcellerie de toute pièce pour récupérer son amour John Proctor, mari d'Élisabeth. Son seul but étant de voir sa rivale mourir. Mourir sur le bûcher avec d'autres innocents accusés à tort, comme Élisabeth de sorcellerie. Vingt-cinq d'entre-eux se refusant à confesser leurs péchés présumés trouveront la mort sous les yeux d'un village assoiffé d'exécutions.

Superbe transposition d'un drame de tous les temps, Arthur Miller, avec *Les Sorcières de Salem*, met en lumière la capacité des hommes à perdre pied et à devenir des bourreaux du jour au lendemain. Des bourreaux aveuglés, sans morale, ni conscience emportés dans une déferlante envie de mort. La communauté de Salem de 1692, aveuglée par les lois de la Bible, fait écho à la communauté américaine des années 1950, aveuglée quant à elle par sa haine du communisme. Le diable en ce temps-là était rouge et les âmes puritaines américaines le combattaient de toutes leurs forces. Le soi-disant mal, communiste ou satanique dans la pièce, a beau

se défendre, en vain, il ne sera jamais entendu. Lorsque John Proctor confesse son véritable péché, celui d'« être le débauché et Abigail la putain », le présumé coupable n'est pas écouté par ses bourreaux. Tout est joué d'avance, pour lui comme pour les autres, sa femme et ses amis, dont le seul tort est de ne pas avoir avoué ce que le jury populaire voulait entendre.

La simple vengeance d'une gamine sur sa rivale a conduit toute une ville au péril dans la dévote société de 1692. La simple haine de l'idée communiste a conduit un couple américain sur la chaise électrique, et avec eux, de nombreuses enquêtes, suspicions, procès, interrogatoires autour des partisans ou amis de l'idée communiste, sans parler du lynchage médiatique déclenché dans la puritaine Amérique des années 1950. *Les Sorcières de Salem* est l'histoire de ce lynchage, de ce basculement vers l'horreur qui mène les hommes aux pires ignominies, aux pires injustices. En cinq actes poignants, rythmés et presque incompréhensibles dans leur manière à démontrer comment une telle histoire peu naître, en si peu de temps et avec si peu de preuve, *Les Sorcières de Salem* se veut une œuvre utile. Utile à tous les temps. Parce qu'elle est d'hier, d'aujourd'hui mais aussi de demain, la pièce d'Arthur Miller (qui lui aussi dut faire face à la commission McCarthy) se doit d'attirer notre attention et cela éternellement cette terrifiante histoire de chasse aux sorcières, superbe allégorie du maccarthysme et de l'hystérie collective qui l'entoura, illustre de façon magistrale l'effroyable capacité de l'homme à franchir à tous moments la frontière entre la raison et la folie, la justice et le fanatisme.

Les Sorcières de Salem d'Arthur Miller
(Robert Laffont, Pavillons Poche)

CHASSE AUX SORCIÈRES ET LISTE NOIRE, UN SUJET LONGTEMPS TABOU À HOLLYWOOD, GEORGE CLOONEY EST LE PREMIER À SOUS-TENDRE SON PLAIDOYER D'UN DISCOURS CONTEMPORAIN.

Au plus fort de la guerre froide, l'anticommunisme américain, dont la figure de proue est le sénateur Joseph McCarthy, s'attaque à Hollywood. Le cartel des studios fait lui-même le ménage en dressant une liste noire des artistes indésirables. Certains choisissent l'exil : Joseph Losey, Jules Dassin, John Berry, Charlie Chaplin. Pendant ces années de guerre froide, rares sont les films qui s'autorisent une allusion à cette chasse aux sorcières. C'est en France, en 1957, qu'est réalisée l'adaptation, par Raymond Rouleau, des *Sorcières de Salem*, la pièce de théâtre d'Arthur Miller qui évoque le maccarthysme à travers la Nouvelle-Angleterre du XVII^e siècle (en 1996, Hollywood reprend la pièce, portée à l'écran pour la Fox par Nicholas Hytner).

Certains historiens considèrent que *Le train sifflera trois fois*, western de Fred Zinnemann (1952), stigmatise de façon allégorique le climat de terreur qui s'était emparé de Hollywood. Abandonné par tous ses amis et par les habitants de la bourgade qu'il doit protéger des gangsters, un shérif, victime de la lâcheté ambiante, se retrouve seul. Carl Foreman, le scénariste, devait peu après être inscrit sur la liste noire. Chaplin réalise en 1957 *Un roi à New York*, qui tourne en dérision la frayeur anticommuniste. Le film ne sera projeté aux États-Unis qu'en 1973.

C'est à cette époque que le maccarthysme devient un sujet à part entière. Dans *Nos plus belles années* (1973), Sydney Pollack retrace les luttes d'une jeune juive (Barbra Streisand) : speakerine de radio dans les années 1930, épouse d'un scénariste hollywoodien dans les années 1940, elle défend les persécutés de la chasse aux sorcières dans les années 1950, tandis que son mari (Robert Redford) épouse le discours politique dominant. Au montage, Pollack doit ôter une scène où l'héroïne comparaît devant la Commission sur les activités anti-américaines et refuse de livrer des noms. À la fresque mélodramatique, Martin Ritt préfère la comédie. Dans *Le Prête-nom* (1976), il confie à Woody Allen le rôle d'un caissier de restaurant auquel un copain, scénariste figurant sur la liste noire, demande de signer ses travaux moyennant un pourcentage. Jusqu'au jour où il est convoqué à son tour devant la commission.

La télévision ose à son tour aborder cette sombre période, en particulier dans *Fear on Trial*, qui retrace le licenciement de John Henry Faulk, un speaker très populaire au début des années 1950 qui vit sa carrière anéantie par sa comparution (1976) devant la commission. Et dans *Tail Gunner Joe*, qui vise le passé trouble d'un sénateur joué par Peter Boyle et en qui tout le monde reconnaît McCarthy (1977).

En 1988, Peter Yates (*Bullitt*) tourne *Une femme en péril*, dont l'héroïne a perdu son emploi après avoir refusé de témoigner devant la commission sur les activités antiaméricaines. En 1991, le producteur Irving Winkler reprend un projet de Bertrand Tavernier qui évoquait le sort des *blacklistés* émigrés en Europe. Winkler préfère situer le film aux États-Unis, et réalise lui-même *La Liste noire* (1991), histoire d'un scénariste (Robert De Niro) inquiété pour avoir fréquenté jadis des gens de gauche, convoqué devant la commission, et qui, pris dans l'engrenage du boycott de ses projets, se lance dans un combat pour la liberté d'expression. Le rôle de l'un de ses amis, un réalisateur communiste qui lui demande de terminer un film à sa place car il doit fuir en Angleterre, est tenu par Martin Scorsese.

George Clooney est le premier à sous-tendre son plaidoyer d'un discours contemporain. À travers l'évocation du combat du journaliste de CBS Edward R. Murrow, *Good Night, and Good Luck* s'interroge sur les similitudes existant entre la politique de McCarthy et celle de George W. Bush.

■ In *Le Monde* Publié le 03 janvier 2006 à 13h21 – Mis à jour le 03 janvier 2006 à 13h21

LES CINÉASTES AMÉRICAINS DANS LE PIÈGE DU MACCARTHYSME

***Les sorcières de Hollywood*, de Thomas Wieder, Éditions Philippe Rey, (2006), 252 pages.**

En 250 pages, Thomas Wieder donne un passionnant panorama du cinéma américain pendant le maccarthysme. Ce qu'il montre mérite d'être connu d'autant que ce n'est pas sans rapport avec la politique de suspicion du gouvernement Bush qui impose le Patriot Act dans la lutte contre le terrorisme. Le travail de mise en fiches et d'interrogatoires des communistes américains avait en fait débuté avant-guerre, à l'époque où Roosevelt hésitait à se lancer dans le conflit mondial. Certains membres influents du Congrès trouvaient alors Hitler moins gênant que Staline. L'entrée en guerre puis l'alliance avec l'URSS gelèrent ces velléités policières qui resurgirent sous Truman. Thomas Wieder montre qu'une paranoïa s'installe durablement en 1947 à Washington. Elle est enracinée dans des courants de droite qui mythifient une certaine image de l'Amérique basée sur l'absence de conflits sociaux, le culte du christianisme, le racisme anti-noir mais aussi antisémite et naturellement l'exécration du communisme considéré comme un élément de désintégration de la nation américaine.

L'hallali est immédiatement lancé. Les communistes, ou du moins ceux qui sont présumés l'être, sont convoqués devant la Commission des Affaires anti-américaines, sommés de se déclarer communistes, de dénoncer ceux qu'ils connaissent. S'ils refusent de répondre, comme pourtant la Constitution leur en donne le droit, ils sont poursuivis pour

outrage au Congrès et condamnés à la prison. Dix célèbres acteurs, scénaristes, réalisateurs d'Hollywood furent ainsi condamnés, suivis par de nombreux autres (Brecht échappa de justesse à la Commission, en rentrant en Allemagne). Des centaines de personnes furent persécutées ou contraintes de donner des noms pour atténuer la sanction qui les menaçait ou pour faire classer leur dossier. La moyenne des dénonciations est de 8 à 9 par personne convoquée devant la Commission mais certains dénoncèrent 150 voire 180 personnes. Les dirigeants des grandes compagnies cinématographiques apportèrent leur contribution à cette chasse aux sorcières en licenciant ceux qui étaient convoqués ou en les obligeant à la délation pour être repris. La Ligue des Patriotes américains attisait l'hystérie ainsi que la grande presse, notamment celle de Hearst. Des acteurs tels Reagan, Wayne ou Gary Cooper se distinguèrent dans l'accusation de leurs collègues et en tirèrent de substantiels avantages de carrière.

Le traumatisme fut considérable. Certains, tels John Berry ou Jules Dassin s'exilèrent et tentèrent de poursuivre en Europe leur activité, non sans difficultés, loin de l'atmosphère et des moyens d'Hollywood. Losey réussit néanmoins à devenir le réalisateur de premier plan que l'on connaît et Biberman à tourner le très beau *Sel de la Terre*. Mais ce sont des exceptions. D'autres, après être sortis de prison, firent le choix de travailler sous pseudonyme. (Pierre Boule servit ainsi de prête-nom à deux proscrits célèbres pour le scénario du *Pont de la rivière Kwai*). Pour éviter la condamnation et continuer à faire des films, certains, tel Kazan ou Dmytryk, firent des déclarations qui ne peuvent que heurter la conscience. La Cour suprême, qui aurait dû faire droit à ceux qui invoquaient la Constitution refusa de se prononcer, validant ainsi les décisions de la Commission de Mac Carthy. Ce n'est que dans les années 1960 que le vent tourna. Mac Carthy fut remercié, la Cour suprême interdit à une commission de s'en prendre à une personne et refusa de considérer l'appartenance à un parti politique comme une infraction. Lentement Hollywood réhabilita les victimes de cette chasse aux sorcières. Quelques films évoquent cette sombre période dont *Nos plus belles années* de Pollack, cependant amputé de scènes qui donnaient sa vraie dimension politique au film. Mais le mal était fait, tant pour les hommes que pour le cinéma américain dont toute une dimension fut mutilée.

De lecture agréable et doté d'annexes dont la terrible déclaration de Kazan et de résumés de films, le livre de Thomas Wieder expose très clairement une réalité complexe et l'attitude des uns et des autres au fur et à mesure que le piège se referme sur toute une profession. Une période qui donne à méditer.

■ François Eychart, In *L'Humanité*, samedi, 7 octobre, 2006

SALEM EN 1692

« *Fille aînée du Massachusetts* », Salem a été fondée en 1629 par un groupe de marchands et de pêcheurs qui commerçaient avec l'Angleterre. La ville bénéficie alors d'une charte qui lui donne une grande indépendance, contrairement aux autres colonies anglaises.

Il fut un temps où elle était la ville la plus importante de la côte. Non contente d'exporter la morue vers l'Europe, elle instaura le commerce entre la Nouvelle-Angleterre et la Chine. Les *clippers* de Salem sillonnaient tous les océans, rapportant ici les marchandises les plus rares et les épices les plus recherchées.

L'INQUIÉTUDE MONTE À CAUSE DE L'INSÉCURITÉ

INSÉCURITÉ PHYSIQUE : l'été 1690, éclatent des guerres indiennes qui créent d'horribles massacres.

INSÉCURITÉ POLITIQUE : le Massachusetts perd sa charte et ne dispose d'aucun gouverneur à cause de l'instabilité en Angleterre (Jacques II, un catholique, monte sur le trône en 1685 puis laisse place à Guillaume d'Orange III et Marie Stuart). Avant que le nouveau gouverneur William Phips n'arrive, les prisons sont déjà remplies de présumées sorcières.

INSÉCURITÉ MÉTAPHYSIQUE ENFIN : durant cette période, les pasteurs se livrent à une prédiction millénariste fondée sur l'Apocalypse de Jean, dans l'attente du dernier jour. Ils troublent et angoissent la population qui aurait plutôt besoin d'être rassurée.

L'église était la pierre angulaire de la vie en Nouvelle-Angleterre. La plupart des habitants du Massachusetts étaient puritains : protestants parmi les plus rigides, sectes d'inspiration calviniste ayant vu le jour en Angleterre et Écosse dès 1555, ils désiraient épurer leur église en éliminant chaque lambeau d'influence catholique.

Dans ces communautés, les autorités étaient les chefs religieux qui ont imposé le code rigide puritain. Dieu est centre de l'univers, l'homme est né corrompu. Plus de saint ni de Marie, intercédant avec douceur et mansuétude pour les hommes auprès du Tout Puissant.

Il ne suffit plus d'avoir été baptisé pour gagner le ciel, comme au Moyen Âge. La peur est profonde : peur du Diable, de Dieu, de l'autre, de soi, du mal en soi...

LES DIVISIONS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

En 1692, Salem est séparée en Salem-ville aux confortables maisons en briques appartenant à de riches négociants ainsi qu'une belle église et en Salem-village à 3 heures de marche, constitué de pauvres fermes dont le prix de production était imposé par la ville et qui a dû attendre 1674 pour obtenir sa propre église.

Il existait une autre division au sein du village : ceux qui logeaient près de Salem-ville étaient riches forgerons, aubergistes ou charpentiers ; alors que les fermiers proprement dits, puritains vieux style, se méfiaient de ceux qui devenaient opulents donc s'intéressaient moins à la Bible. Les Putnams, fermiers dénonçant les dangers du bouleversement économique, joueront un rôle prépondérant en accusant de sorcellerie les villageois opulents.

Les tensions se sont aggravées quand le village a choisi le révérend Samuel Parris (puritain convaincu considérant que la réussite économique était œuvre du Diable) comme nouveau ministre. Ses sermons passionnés basés sur le livre *Providences mémorables concernant sorcelleries et possession* du pasteur puritain de Boston Cotton Mather, ont attisé les flammes de l'hystérie.

Le corps, le sexe et tout ce qui relève de la nature est devenu haïssable. Étaient aussi condamnées distractions et plaisirs donc bals, bains publics, théâtre, romans, paris...

Néanmoins les puritains mettent l'accent sur le bonheur en famille, première cellule de la société. Cependant, ils élèvent leurs enfants dans la crainte de Dieu et du péché. Toute émotion, crainte, colère, excitation est sévèrement punie.

Les enfants ont peu de moyens de se divertir car les jouets sont rares. Les jeunes filles n'avaient droit à aucune sortie, devant aider leur mère à coudre, laver, cuisiner, avant de diriger leur propre foyer. Les jeunes garçons avaient plus l'occasion de « *s'aérer l'esprit* » en étant apprenti ou en pratiquant la chasse, la pêche. Ceux qui apprenaient à lire ne disposaient que de la Bible ou d'ouvrages religieux puritains.

DE NOS JOURS

TREMBLEZ, LES SORCIÈRES SONT DE RETOUR !

Mona Chollet, *Le Monde Diplomatique*, octobre 2018.

L'Europe de la Renaissance a exécuté comme « sorcières » des dizaines de milliers de femmes. Par défi, des féministes des années 1970 ont revendiqué cette identité, ajoutant parfois à cette démarche politique une pratique spirituelle liée au monde naturel. Aujourd'hui, alors que le rapport de l'humanité à son milieu vital engendre le chaos, faut-il s'étonner que la sorcière hante à nouveau l'Occident ?

Chaque mois, depuis la prise de fonctions de M. Donald Trump, en janvier 2017, plusieurs milliers de sorcières réunissent leurs forces, à la lune décroissante, pour jeter un sort au président. Quelques-unes se retrouvent au pied de la Trump Tower à New York ; les autres officient chez elles, devant leur autel, dont elles diffusent des photographies sur les réseaux sociaux avec les mots-clés *#BindTrump* et *#MagicResistance*. Le matériel requis comprend, outre des symboles des quatre éléments et des cartes de tarot, un portrait « peu flatteur » de M. Trump et un morceau de bougie orange. Parallèlement ont surgi dans certains États américains des groupes baptisés *Witch* (« sorcière »), qui manifestent vêtus de noir, coiffés de chapeaux pointus et le visage masqué. Ils militent pour la justice sociale, contre les meurtres policiers, contre la politique migratoire du gouvernement, pour les droits des trans, pour le droit à l'avortement. « *Les fanatiques religieux américains crucifient les droits des femmes depuis le XVII^e siècle* », accusait une de leurs banderoles à Portland, en Oregon (Instagram, 7 septembre 2017). En France aussi, les sorcières font parler d'elles. On a vu apparaître à Paris et à Toulouse, lors des manifestations de septembre 2017 contre la casse du code du travail, un « *Witch Bloc* » féministe et anarchiste, qui a défilé avec une banderole « *Macron au chaudron* ». Isabelle Cambourakis a lancé en 2015 au sein de la maison d'édition familiale une collection féministe baptisée « Sorcières » ; on y trouve *Le Guide pratique du féminisme divinatoire* (2018), de Camille Ducellier, réalisatrice du documentaire *Sorcières, mes sœurs* (Larsens Productions, 2010). L'auteure trentenaire Jack Parker – Taous Merakchi pour l'état civil – revendique tranquillement sa pratique de la magie, à laquelle elle a consacré, en 2017-2018, une lettre d'information intitulée « *Witch, please* ». Comme aux États-Unis, l'esthétique liée à la sorcellerie envahit Instagram (*#WitchesOfInstagram*) ; des

boutiques en ligne vendent bougies, grimoires, herbes et cristaux. Avec des livres comme *Âme de sorcière* d'Odile Chabrilac (Solar, 2017), ou *La Puissance du féminin* de Camille Sfez (Leduc.s, 2018), le développement personnel prend lui aussi un tour résolument mystique.

UNE SPIRITUALITÉ PROGRESSISTE

La référence à la sorcellerie peut s'inscrire dans une démarche politique, spirituelle... ou les deux à la fois. Côté politique, les féministes occidentales ont depuis longtemps fait de la sorcière un symbole – « *Nous sommes les petites-filles des sorcières que vous n'avez pas réussi à brûler* », dit un slogan célèbre. Elles soulignent le fait que les quelque cinquante à cent mille personnes exécutées pour sorcellerie en Europe, essentiellement aux XVI^e et XVII^e siècles, étaient dans leur grande majorité des femmes. Les colonies britanniques de Nouvelle-Angleterre ont elles aussi connu des procès en sorcellerie, dont le plus célèbre reste celui de Salem, dans le Massachusetts, en 1692. Beaucoup moins nombreuses qu'en Europe, ces affaires ont néanmoins profondément marqué l'imaginaire américain. Celles-ci représentaient en effet 80 % des accusés et 85 % des condamnés. La campagne menée entre 1587 et 1593 dans vingt-deux villages des environs de Trèves, en Allemagne, par exemple, fut si féroce que, dans deux d'entre eux, elle ne laissa plus qu'une femme encore en vie ; on en avait brûlé 368. L'historienne Anne L. Barstow assimile ces chasses à une « *explosion de misogynie* ». *Le Marteau des sorcières* (*Malleus maleficarum*), publié par les dominicains Henri Institoris et Jakob Sprenger en 1487, exsude la haine des femmes : « *Les sorciers sont peu de chose* », assure ce texte qui a servi de bréviaire aux juges dans tous les procès des siècles suivants ; s'il n'y avait pas la « *malice* » des femmes, « *même en ne disant rien des sorcières, le monde serait libéré d'innombrables périls* ».

Les victimes, issues dans leur immense majorité des classes populaires, pouvaient être des guérisseuses ou simplement des femmes jugées trop remuantes, au verbe trop haut. Les célibataires et les veuves, ainsi que les femmes âgées, étaient surreprésentées parmi elles. Certaines se voyaient accuser de sorcellerie quand elles tentaient de dénoncer un crime. Ainsi, en 1679, à Marchiennes (Nord), Péronne Goguillon échappa de peu à une tentative de viol par quatre soldats ivres qui, pour la laisser tranquille, lui extorquent la promesse de



leur verser de l'argent. En les dénonçant, son mari attire l'attention sur la mauvaise réputation de son épouse : elle est brûlée comme sorcière (5). De même, le biographe d'Anna Göldi – probablement la dernière « sorcière » d'Europe, décapitée à Glaris (Suisse) en 1782 – a retrouvé la trace d'une plainte pour harcèlement sexuel qu'elle avait déposée contre le médecin qui l'employait comme domestique (6). On mesure à quel point il est cynique d'appliquer aujourd'hui le terme « *chasse aux sorcières* » au mouvement #MeToo, qui dénonce les agresseurs sexuels...

La première à revisiter cette histoire a été l'Américaine Matilda Joslyn Gage (1826-1898), qui militait à la fois pour le suffrage féminin, pour les droits des Amérindiens et pour l'abolition de l'esclavage – elle fut condamnée pour avoir aidé des esclaves à s'enfuir. Dans *Woman, Church and State (Femme, Église et État)*, en 1893, elle écrivait : « *Quand, au lieu de "sorcières", on choisit de lire "femmes", on gagne une meilleure compréhension des cruautés infligées par l'Église à cette portion de l'humanité.* » Gage a inspiré à son beau-fils, l'écrivain Lyman Frank Baum, le personnage de Glinda dans *Le Magicien d'Oz*. En adaptant ce roman au cinéma, en 1939, Victor Fleming donna naissance à la première « bonne sorcière » de la culture populaire. Le féminisme de la deuxième vague a lui aussi redécouvert cette figure. En 1968, le jour de Halloween, à New York, surgit le mouvement *Women's International Terrorist Conspiracy from Hell* (Conspiration féminine terroriste internationale venue de l'enfer, *Witch*), dont les membres défilèrent dans Wall

Street et dansèrent la sarabande, vêtues de capes noires, devant la Bourse. « *Les yeux fermés, la tête baissée, les femmes entonnèrent un chant berbère (sacré aux yeux des sorcières algériennes) et proclamèrent l'effondrement imminent de diverses actions. Quelques heures plus tard, le marché clôtura en baisse d'un point et demi, et le lendemain il chuta de cinq points* », racontait quelques années plus tard l'une d'entre elles, Robin Morgan (7). En France, une revue *Sorcières* a été publiée à Paris de 1976 à 1981 sous la direction de Xavière Gauthier ; on peut aussi mentionner la chanson d'Anne Sylvestre *Une sorcière comme les autres*, écrite en 1975. En Italie, à la même époque, les féministes scandaient : « *Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour !* »

C'est à la Californienne Starhawk – née Miriam Simos en 1951 – que l'on doit l'articulation entre revendication féministe et pratique spirituelle. Starhawk s'inscrit dans le cadre très vaste de la *wicca*, la religion néopaienne, dont elle incarne un courant féministe et progressiste. Elle a été, avec son *coven* (« clan de sorcières »), de tous les rassemblements altermondialistes : Forum social de Porto Alegre, manifestations contre la réunion de l'Organisation mondiale du commerce à Seattle en 1999, contre celle du G8 à Gênes et contre le Sommet des Amériques à Québec en 2001 (8). Comme la philosophe Silvia Federici (9), elle voit dans les chasses aux sorcières l'un des événements qui ont préparé le terrain à l'essor du capitalisme au XVIII^e siècle. Dans *Rêver l'obscur* (10), elle décrit les bouleversements dont elles se sont ac-

compagnées : la privatisation des terres autrefois cultivées collectivement, qui défait les communautés et prive les plus fragiles de leurs moyens de subsistance ; la naissance d'un rapport à la nature conquérant et agressif. Dès lors, la pratique de la sorcellerie et le culte de la déesse représentent un moyen de renouer les liens qui ont été défaits.

La sorcellerie s'attaque en quelque sorte aux ressorts culturels profonds sur lesquels s'appuie le capitalisme. Car celui-ci s'est imposé par la force, certes, mais aussi par la séduction, par ses affinités avec une forme de raison dominante qui permettait de voir le monde comme un ensemble de ressources inertes qu'il s'agissait d'exploiter et de valoriser. La magie répond dès lors à un besoin de trouver une nouvelle manière de s'inscrire dans son milieu vital. Si elles recherchent toutes la connexion aux éléments et se montrent attentives au cycle des saisons ou de la lune, à la circulation de l'énergie dans l'univers, les sorcières modernes se distinguent par une pratique très libre, dépourvue de dogmes. Starhawk raconte par exemple comment est né le rite par lequel elle et ses amies fêtent le solstice d'hiver : « *Au cours d'un des premiers solstices que nous avons célébrés, nous sommes allées sur la plage regarder le soleil se coucher avant notre rituel du soir. Une femme a dit : "Enlevons nos vêtements et sautons dans l'eau ! Allez, chiche !" Je me rappelle lui avoir répondu : "Tu es folle", mais nous l'avons fait. Après quelques années, nous avons eu l'idée d'allumer un feu, histoire de conjurer l'hypothermie, et ainsi une tradition est née. (Faites quelque chose une fois, c'est une expérience. Faites-le deux fois, c'est une tradition.)* » (11) »

La sorcellerie actuelle invente une forme de spiritualité progressiste et revendique un lien à la nature sans pour autant accepter les « naturalités » de type réactionnaire. Pas question de célébrer un féminin forcément maternel, doux et nourricier, et de poser un interdit sur l'avortement – ce qui serait d'ailleurs un contresens historique, puisque les guérisseuses autrefois poursuivies pour sorcellerie étaient aussi des avorteuses, et déchaînaient la fureur d'un pouvoir politique et religieux de plus en plus obsédé par la natalité après la Grande Peste du XIV^e siècle. Pas question non plus de reproduire une norme hétérosexuelle : « *Chaque jour je remercie la déesse d'être gay* », clamait la banderole du groupe Witch à la Gay Pride de Portland en juin 2018. Après la parution de son premier livre, *The Spiral Dance*, en 1979, Starhawk avait reçu de nombreuses critiques pour avoir présenté une vision figée et quelque peu stéréotypée des catégories du masculin et du féminin ; elle en a tenu compte et a rectifié le tir dans les éditions suivantes. On retrouve cette attitude ouverte dans le courant de l'écoféminisme, proche de la sorcellerie féministe. L'expérience méconnue du « retour à la terre » des communautés séparatistes lesbiennes dans les années 1970 en Oregon (12) en témoigne bien. « *Pourquoi laisser aux hétérosexuels le mono-*

pole d'une sexualité "naturelle" et penser que les mouvements queer n'ont pu se développer que dans les villes, loin de la nature et contre celle-ci ? », interroge Catherine Larrère. La philosophe ne voit « *pas de raison de construire le féminisme sur le déni de la nature* » (13).

La première traduction française du livre de Starhawk *Rêver l'obscur*, sous le titre *Femmes, magie et politique* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2003), n'avait rencontré qu'un écho très limité. Dans leur présentation, la philosophe Isabelle Stengers et l'éditeur Philippe Pignarre écrivaient d'ailleurs, lucides : « *En France, ceux qui font de la politique ont pris l'habitude de se méfier de tout ce qui relève de la spiritualité, qu'ils ont vite fait de taxer d'être d'extrême droite.* » Ce n'est plus aussi vrai quinze ans plus tard. En France comme aux États-Unis, de jeunes féministes, mais aussi des hommes gays et des trans, pratiquent la magie et l'inscrivent dans une démarche politique.

Celles et ceux qui s'emparent de la sorcellerie aujourd'hui ont grandi avec *Harry Potter*, ou encore avec les séries *Charmed* – dont les héroïnes sont trois sœurs sorcières – et *Buffy contre les vampires* – dans laquelle Willow, lycéenne d'abord timide et effacée, devient une puissante sorcière. En outre, la magie apparaît paradoxalement comme un recours très pragmatique, une manière de s'ancrer dans le monde et dans l'existence à une époque où tout semble se ligner pour vous précariser et vous affaiblir. Peut-être aussi la catastrophe écologique, de plus en plus évidente, a-t-elle diminué le prestige et le pouvoir d'intimidation de la société technicienne. Quand un système d'appréhension du monde qui se présente comme suprêmement rationnel aboutit à détruire le milieu vital de l'humanité, on peut être amené à remettre en question ce qu'on avait pris l'habitude de ranger dans les catégories du rationnel et de l'irrationnel.

De plus, on assiste, comme à l'époque des chasses aux sorcières, à un renforcement de toutes les formes de domination, symbolisé par la présence à la tête du pays le plus puissant du monde d'un milliardaire professant une misogynie et un racisme décomplexés ; de sorte que la magie apparaît à nouveau comme l'arme des opprimés. La sorcière surgit au crépuscule, au moment des angoisses vespérales, alors que tout semble perdu. Elle est celle qui parvient à trouver des réserves d'espoir au cœur du désespoir.

■ Mona Chollet a publié à l'automne 2018 *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, éditions Zones, Paris.

« NÉCROLOGIE »

L'écrivain Arthur Miller, auteur notamment de *la Mort d'un commis voyageur* et *Les Sorcières de Salem*, est mort jeudi soir. Vaclav Havel salue « le plus grand dramaturge du XX^e siècle ». ■ *Le Nouvel Observateur*

PUBLIÉ LE 17 FÉVRIER 2005 À 15 H 45

Le dramaturge Arthur Miller, 89 ans, un géant du théâtre contemporain et une conscience du XX^e siècle, qui restera aussi connu comme le mari de l'icône du cinéma Marilyn Monroe, est décédé jeudi soir des suites d'un cancer, a-t-on appris vendredi 11 février.

L'auteur de *Mort d'un commis voyageur* et des *Sorcières de Salem* qui fut victime du maccarthysme dans les années 1950, est décédé jeudi peu avant 22h00 dans sa maison du Connecticut (nord-est).

Depuis plusieurs jours, ses proches se relayaient à son chevet. Parmi eux, sa fille Rebecca, actrice mariée à l'acteur Daniel Day-Lewis, ses petits-enfants, et son amie de 55 ans sa cadette, la peintre Agnes Barley.

« *Le cancer a été diagnostiqué il y a quelques mois. Ce fut très douloureux, très douloureux. Mais il a eu de la compagnie tout le temps qu'il a passé ici et a pu profiter de visites, bien que courtes. Il était au courant de tout, il écoutait de la musique et nous avions des gens à dîner presque tous les soirs* », a-t-elle raconté.

« *C'était un homme courageux, toute sa vie il a été courageux, et il espérait pouvoir être capable de combattre (la maladie) pendant quelque temps. Mais bien sûr ce n'est pas toujours possible* », a-t-elle ajouté.

Arthur Miller était sorti du Centre anti-cancer Memorial Sloan Kettering de New York il y a quelques semaines, pour rejoindre l'appartement de sa sœur. Mardi, il avait été transporté à sa demande dans sa ferme du XVIII^e siècle de Roxbury, dans le Connecticut, qu'il avait achetée en 1958, pendant son mariage avec Marilyn Monroe, et qu'il affectionne particulièrement, a indiqué Mme Copeland.

« *Il avait un cancer et il voulait rentrer chez lui. Et j'imagine que c'est pour cela qu'il est rentré, pour mourir* », a-t-elle ajouté.

HOMMAGES

Inlassable avocat de la liberté, Arthur Miller a défendu un théâtre à la fois accessible au grand public et dénonçant toutes les formes d'oppression. « *L'art de l'écriture théâtrale consiste essentiellement dans une manipulation du temps, tout doit être concentré* », avait-il coutume de dire.

L'ancien président américain Bill Clinton a déclaré sur CNN qu'Arthur Miller était « *le plus grand dramaturge américain* ». Arthur Miller était « *le plus grand dramaturge du XX^e siècle et son décès représente une grande perte pour la littérature mondiale* », a déclaré vendredi l'ancien président tchèque Vaclav Havel, lui aussi auteur de nombreux ouvrages dramatiques.

« *La nouvelle de son décès m'a beaucoup touché car j'étais lié d'une amitié avec lui depuis les années 1960* », a dit M. Havel.

« *J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour Arthur Miller, je le considère comme le plus grand dramaturge du XX^e siècle. Son décès est une grande perte pour la littérature mondiale* », a souligné l'artisan de la « révolution de velours » de 1989.

Arthur Miller, avec le prix Nobel allemand Heinrich Boell (1917-1985), l'écrivain suisse Friedrich Duerrenmatt (1921-1990) et d'autres intellectuels, avaient exprimé avant la chute du régime communiste à Prague leur soutien au manifeste pour les droits de l'Homme « Charte 77 », initié par Vaclav Havel et d'autres dissidents anti-communistes.

« NOUS FAISONS TOUS PAREIL. »

Toujours très proche de l'actualité et des grands désastres du XX^e siècle, le dramaturge avait qualifié les attentats du 11 septembre 2001 d'actes « *contre le genre humain, d'attaque contre la vie* ».

Sa principale fierté, après une vie dense et riche en rencontres exceptionnelles, était d'avoir dans son quartier « *réussi à prouver l'innocence d'un jeune homme accusé à tort d'avoir tué sa mère* » et de « *constater* » que ses petits-enfants « *sont des gens biens* », assurait-il dans la même interview. Alors que ses pièces sont jouées dans le monde entier depuis 50 ans, était-il agacé que certains ne le connaissent

qu'en tant qu'ancien mari de Marilyn Monroe (1956-60)?
« Non. D'abord parce que c'est vrai, et puis, parce que, si les gens n'ont que ça à faire (regarder les autres), nous faisons tous pareils. »

L'une de ses dernières interventions publiques politiques avait été de se rendre au Congrès américain en avril 2004 pour défendre une proposition de loi visant à permettre aux dramaturges, compositeurs et paroliers de mieux négocier leurs droits face aux producteurs.

Mais c'est son passage devant le Congrès en 1956 qui avait contribué à renforcer sa réputation, lorsque, auditionné par le sénateur John McCarthy sur ses « activités non-américaines », il avait refusé de nommer les communistes qu'il connaissait et dénoncé la folie de l'époque dans la pièce *Les sorcières de Salem*.

ARTHUR MILLER

Arthur Miller est né à New York en 1915. Il fait ses études à l'université de Michigan. Ses premières pièces sont produites en 1934. En 1938 il quitte l'université et commence sa collaboration avec le Federal Theatre Project.

Sa première production à Broadway est *The Man who had all the luck*. Sa pièce suivante *All my Sons* gagne le Drama Critics' Circle Award. En 1949, il reçoit le Pulitzer Prize et le Drama Critics' Circle Award pour *Death of a Salesman*. Quatre ans plus tard il reçoit le Tony Award pour *A View from the bridge, a memory of two Mondays, the price, after the fall, incident at vichy, the american clock, the archbishop's ceiling*. Il écrit également des romans et des nouvelles. Son autobiographie, *Timebends*, est publiée en 1987.

Il écrit des scénarios dont *The Misfits* et des pièces pour la télévision *Playing for Time*. Son premier scénario est mis en scène par Karel Reisz avec Debra Winger et Nick Nolte dans les rôles principaux (sortie sur les écrans américains en janvier 1990). Il publie également deux livres de reportages *In Russia* et *Chinese Encounters* illustrés par les photos de Inge Morath, son épouse et photographe reconnue. Son livre, *Salesman in Beijing*, est tiré de son expérience en Chine où il a mis en scène *Death of a Salesman*. Récemment les ouvrages suivants ont été repris: *A View from the bridge, death of a salesman*, production Broadway avec Dustin Hoffman, *Up From Paradise, After the Fall* production Off-Broadway, *Elegy for a lady* et *Some Kind of love story (two way mirror)* au Young Vic à Londres ainsi qu'une reprise de *An Enemy of the people* également au Young Vic et repris au Playhouse Theatre. En 1990 *The Price* est joué au Young Vic. *The Crucible* et *After the Fall* sont joués au National Theatre à Londres.

Sa pièce *The Ride Down Mount Morgan* ouvre à Londres en octobre 1991 mise en scène par Michael Blakemore avec Tom Conti. *The Last Yankee* est joué début janvier 1993 au Manhattan Theatre Club à New York ainsi qu'à Londres au Young Vic fin janvier dans une mise en scène de David Thacker et repris dans le West End en avril de la même année. Sa pièce *Broken Glass* est jouée au Long Wharf Theatre à New Haven, Connecticut en mars 1994. La pièce est produite également au Booth Theatre, Broadway en avril 1994 et à Londres au National Theatre en août 1994 avec une reprise dans le West End en février 1995 où elle reçoit le prix Olivier Award pour le Meilleur Spectacle en avril 1995. Cette production est suivie d'une tournée. *A View from the Bridge* est joué dans le West End à Londres en avril 1995.

Le film de la pièce *The Crucible* tourné en 1995, production Fox est mise en scène par Nicholas Hytner avec Daniel Day Lewis, Winona Ryder et Paul Scofield dans les rôles principaux, sort sur les écrans en novembre 1996 et reçoit une nomination pour Best Screenplay Academy Award (1996).

L'adaptation télévisuelle de *Broken Glass* coproduit par la BBC et WGBH, mise en scène de David Thacker est diffusée aux États-Unis en octobre 1996 dans l'émission *Mobil Masterpiece Theatre on Sunday* sur PBS.

Homely Girl est publié aux Editions Viking/Penguin en octobre 1995.

En octobre 1995, il reçoit la décoration Honorary Doctorate in Letters de l'université d'Oxford. En juin 1997, il reçoit la décoration Honorary Doctorate de l'University de Harvard. À New York la Signature Theatre Company lui a consacré sa saison théâtrale 1997/98 durant laquelle la création de sa dernière pièce *Mr Peters'Connections* a eu lieu. En avril 1998 le Roundabout Theatre a monté *A View from the Bridge* avec Anthony La Paglia, puis repris par Tony Danza, à Broadway. La production a reçu le Drama Desk Award ainsi que le Tony award pour la meilleure reprise. Durant la saison 1998/99 la production du Goodman Theatre Production de *Death of a Salesman* avec Brian Dennehy est reprise sur Broadway et nominée pour un Tony award pour la meilleurs reprise et meilleur comédien pour Brian Dennehy. Des reprises de *The Crucible* et *The Man who had all the Luck* ont lieu sur Broadway au printemps 2002 au Virginia Theatre et au Roundabout Theatre Company respectivement.

La Première mondiale de la dernière pièce d'Arthur Miller, *Finishing the Picture*, a eu lieu durant l'automne 2004 au Goodman Theatre. Robert Falls a mis en scène *Death of a Salesman* au Goodman ainsi qu'à Broadway récemment avec une distribution des plus prestigieuses. En janvier 2010 sa pièce *A View from the Bridge* triomphe à Broadway avec Scarlett Johansson dans le rôle principal.

Arthur Miller est mort en février 2005 à l'âge de 89 ans.

EMMANUEL DEMARCY-MOTA

À dix-sept ans, il fonde la troupe des Millefontaines avec ses camarades du lycée Rodin et poursuit cette aventure alors qu'il est étudiant à La Sorbonne.

En 1994, il est invité à mettre en scène *L'Histoire du soldat* de Ramuz au Théâtre de la Commune, puis *Léonce et Léna* de Büchner en 1995. En 1998, il met en scène *Peine d'amour perdue* de Shakespeare pour lequel il recevra le Prix de la révélation théâtrale par le Syndicat national de la critique dramatique. Chaque année, au moins l'une de ses mises en scène rencontre un vif succès : en 2000, *Marat-Sade* de Peter Weiss ; en 2001, *Six Personnages en quête d'auteur* de Pirandello qui reçoit deux prix du Syndicat national de la critique dramatique. Nommé en 2001 directeur de la Comédie de Reims, il ouvre sa première saison avec deux créations de Fabrice Melquiot (*L'Inattendu* et *Le Diable en partage*), un auteur auquel il restera fidèle, mettant en scène neuf de ses pièces. Directeur du Théâtre de la Ville à partir de 2008 il fonde une Troupe composée d'acteurs et de collaborateurs artistiques, crée le festival Chantiers d'Europe dédié à la jeune création européenne, le concours international Danse élargie et le Parcours {enfance & jeunesse}, qui associe plusieurs théâtres parisiens. En 2010, il invite Patrice Chéreau à créer deux pièces de Jon Fosse au Théâtre de la Ville : *Rêve d'automne* et *I Am The Wind*. En 2012, il est nommé directeur du Festival d'Automne à Paris. La même année, il crée *Victor ou les Enfants au pouvoir* de Roger Vitrac. Dans le même temps les spectacles de son répertoire, *Rhinocéros*, *Six personnages en quête d'auteur* et *Ionesco suite* continuent de tourner dans le monde : aux États-Unis, à Londres, Moscou, Barcelone, Athènes, Santiago, Buenos Aires, Lisbonne, Tokyo...

En 2014, il crée *Le Faiseur* de Balzac et en 2015 *Alice et autres merveilles* de Fabrice Melquiot, première création tout public dans la grande salle du Théâtre de la Ville. En 2016, il renforce les projets de coopérations internationales en développant Brooklyn-Paris Exchange, un programme d'invitations de jeunes artistes français à la Brooklyn Academy of Music-New York.

Installé à l'Espace Cardin depuis octobre 2016 pendant la rénovation du Théâtre de la Ville, il fait de ce lieu un théâtre-laboratoire et invite plusieurs metteurs en scène et chorégraphes à y créer leur spectacle. Il y développe avec de nouveaux collaborateurs des projets passerelles :

- Le projet **18-XXI** et la rédaction d'une charte qui associe plusieurs Théâtres en France et dans le monde autour de la nécessité de souhaiter la bienvenue à la jeunesse du XXI^e siècle;
- Le projet **Arts et Sciences** qui associe scientifiques et artistes autour de réflexions et d'actions communes en regard des grandes thématiques de notre temps.
- **Les Consultations poétiques**, réinventées par téléphone pendant la crise sanitaire de 2020 et développées dans 19 langues.

En 2017, il crée *L'État de siège* à l'Espace Cardin qui part en tournée aux États-Unis, à Taïwan, en Chine et au Portugal. En 2018, il met en scène un nouveau texte de Fabrice Melquiot pour l'enfance et la jeunesse : *Les Séparables*, en 2019, *Les Sorcières de Salem* d'après Arthur Miller et *Alice traverse le miroir* de Fabrice Melquiot.

CRÉATIONS

- 1988 *Caligula*
- 1990 *Le Suicidé*
- 1993 *L'Histoire du soldat*
- 1995 *Léonce et Léna*
- 1998 *Peine d'amour perdue*
- 2000 *Marat Sade*
- 2001 *Six Personnages en quête d'auteur*
- 2002 *Le Diable en partage*
L'Inattendu
- 2004 *Ma vie de chandelle*
- 2004 *Rhinocéros*
- 2005 *Ionesco Suite*
Marcia Hesse
- 2006 *L'Autre Côté*,
opéra de B. Mantovani
- 2007 *Tanto Amor desperdiçado*
Homme pour homme
- 2009 *Casimir et Caroline*
Wanted Petula
- 2010 *Bouli année zéro*
- 2011 *Rhinocéros* (recréation)
- 2012 *Victor ou les Enfants au pouvoir*
- 2013 *Les Cygnes sauvages*
- 2014 *Le Faiseur*
- 2015 *Alice et autres merveilles*
- 2017 *L'État de siège*
- 2018 *Les Séparables*
- 2019 *Les Sorcières de Salem*
- 2019 *Alice traverse le miroir*